

# *Le Monde comme volonté et comme représentation*

Michèle Causse

## COLLOQUE MONTRÉAL

*« L'émergence d'une culture au féminin, perspectives transculturelles et interdisciplinaires », tel était le thème du colloque qui s'est tenu en avril 1982 dans le département psychologie de l'université de Montréal, à l'initiative de Marisa Zavalloni.*

*Mary Daly, Jessie Bernard, Louki Bersianik, Nicole Brossard, Luce Irigaray, Françoise Collin, Michèle Causse et d'autres encore ont pris la parole à ce colloque. L'ensemble des contributions sera publié prochainement aux éditions Nouvelle Optique à Montréal, en co-édition en Europe avec Les Cahiers du GRIF.*

*Nous publions ci-contre la contribution de Michèle Causse, « le monde comme volonté et comme représentation », texte qui constitue une remarquable introduction à une découvreuse comme Nicole Brossard, qui est de celles qui, écrivant « dans l'utopie du présent à venir déjà advenu, n'ont qu'un rapport d'adresse : leurs semblables, les plus semblables possible... »*



MICHÈLE CAUSSE

*Vlasta pourrait être dédiée à Michèle Causse à plus d'un titre, ne serait-ce que pour la force et l'énergie avec laquelle elle s'emploie à faire connaître celles qui, sur tous les continents, s'essaient comme elle à créer un espace, travaillant ainsi à « l'avènement d'une aire-ère ». « Déjà réelle dans et par l'écriture même », Michèle Causse, écrivaine, est aussi traductrice (entre autres de Mary Daly, Djuna Barnes). Ilienne, elle termine actuellement un manuscrit.*

## *Le Monde comme volonté et comme représentation*

Ayant l'oreille incurablement radicale, je ne puis entendre le titre de ce colloque sans l'associer à, voire le substituer sur le champ par l'expression « révolution épistémologique » : la nouvelle épistémè : « science que la femme elle-même élabore comme sujet » pouvant et devant être à la fois cause et effet de ladite révolution.

Dans notre civilisation, nul ne l'ignore, le parleur par excellence est le philosophe. Or, telle que nous la connaissons, la philosophie n'a pas pu dépasser la suffisance du Même, son identification d'ipséité, son égoïsme. Le scandale de l'altérité (cfr Hegel) suppose l'identité tranquille du Même, une liberté sûre d'elle, qui s'exerce sans scrupules et à qui l'étranger n'apporte que gêne et limitation. Cette philosophie qui ne met pas en question le Même, est celle de l'Injustice. D'aucuns, aujourd'hui, s'avisent de dénoncer ce discours narcissique obsessionnel mais, depuis des millénaires, une moitié au moins du phylum, la moitié féminine, en a fait les frais.

**Tout est étalé sous nos yeux**, dit Wittgenstein (philosophe éminemment misogyne, d'ailleurs). **Il n'y a de dissimulé que ce qui est trop évident.** En effet, seules les évidences sont invisibles. Pour les traquer, il suffirait pourtant que l'oreille entende. Qu'elle s'y prête, s'y donne. A perte de tympan. Il suffirait que l'œil lise. Pour peu qu'il s'aveugle et, foudroyé, recouvre la vue.

Les non-dupes errent. Leur inconscient l'avoue. Les plus célèbres des non-dupes. Les plus célèbres des pères. Les pères-versions par excellence. Dans la langue, ils n'entendent que ce qui se parle au masculin. Il nous faut les écouter. Pour MÉMOIRE. Afin que preuve il y ait. Que la preuve ne puisse défaillir, laissant le déni s'installer. Au risque de nous répéter ad nauseam, voyons ce qu'il en est, aujourd'hui même, de leur image-référent favorite, de celle qu'ils ont chassée des signes et à laquelle ils ont donné des noms : j'ai nommé « la femme ».

Que penser par exemple de Levinas, toujours si soucieux de l'Autre dans ses écrits, qu'abusée, j'ai cru qu'il rangeait la femme dans ce souci : Ecoutons-le dans **Totalité et infini** : « *Ce poids de non-signification, plus lourd que le poids du réel informe, nous l'appelons féminité.* »

Et, plus récemment encore, d'autant plus retors que le Sujet se sait démasqué, débusqué, débouté : Derrida (**Eperons**) : « *La femme a besoin de l'effet de castration sans lequel elle ne saurait ni séduire ni ouvrir le désir mais évidemment elle n'y croit pas. Est femme ce qui n'y croit pas et qui en joue.* »

N'ayant plus à fonder le régime patriarcal, s'y ébattant en maîtres, ils peuvent même titiller le Neutre, le multiple, voire le « devenir minoritaire » et paternes, nous exhorter.

Guattari-Deleuze (**Mille plateaux**) : « *Il est indispensable que les femmes mènent une politique molaire en fonction d'une conquête qu'elles opèrent de leur propre organisme, de leur propre histoire, de leur propre subjectivité. Nous en tant que femmes apparaît alors comme sujet d'énonciation. Mais il est dangereux de se rabattre sur un tel sujet, qui ne fonctionne pas sans tarir une source ou arrêter un flux. Le chant de la vie est souvent entonné par les femmes les plus sèches, animées de ressentiment, de volonté de puissance et de froid maternage.* »

A bonne entendeuse silence. Voilà ce qu'il en est aujourd'hui de la dissémination du sens. Disons franchement de la semence. Ou de la philosophie (et de ses dérivés) comme séminologie. « *Le marquage textuel remplace le marquage sexuel* » dit justement Madeleine Ouellette.

Qu'est en effet cette écriture sinon un phallocentrisme qui se regarde, jouit de lui-même et se félicite ? Tel l'inénarrable dr. Fain, St-Jean Bouche d'Or, résumant : « *Tout ce qui fonctionne bien est pour l'inconscient un pénis* ». Et chaque Un de se féliciter de penser, de nous penser comme pensables, comme sujet de pensée, et donc comme objets tout courts.

Et voilà pourquoi votre fille est muette. Pourquoi elle tient la place de la morte au jeu de la vie. **Taceat mulier de muliere** répétait déjà Nietzsche, repris récemment par Pontalis : « *Rien n'assure que le discours féminin sur la féminité soit, par position, plus vrai que le discours masculin* ».

Assertion qui prêterait à rire, aux larmes, si elle ne sonnait par trop familière. Or, pour accéder à nos certitudes intérieures, aux vérités d'évidence de nos corps, il faut supprimer la familiarité imprimée en la

chair au fer rouge, écarter la parole et le regard de celui qui n'a jamais pris le risque de se parler sans s'idéaliser sur l'instant et se poser en paramètre.

Tâche difficile et ardue lors même qu'on pratiquerait, telle V. Woolf, le vœu de dérision ou, plus simplement, qu'on recouvrerait un sain étonnement, une saine stupeur devant ce fait qui tant effarouche, porté au discrédit du Mouvement de libération des femmes, alors qu'il l'a seulement dénoncé : la DICHOTOMIE DE L'ESPÈCE.

Nous venons de l'entendre, la dichotomie de l'espèce a été posée et réitérée par un genre, le masculin, qui a décidé, à lui seul, de représenter et de qualifier l'humain. A cause de lui, les deux pôles masculin et féminin ne sont pas symétriques. L'homme subsume la femme. Par un tour de passe passe sémantique. Une moitié de l'humanité a volé son humanité à l'autre moitié. Une volonté de pouvoir a débouché sur une annihilation, de sorte qu'en vérité et paradoxalement, il ne reste plus qu'un genre, le féminin : le masculin étant le général, le normal et donc la norme. Niée, cette domination porte le nom de « différence des sexes ».

Sans nous laisser abuser, nous appellerons gynophage la moitié du socius qui a avalé l'autre moitié, en faisant **sa** chose, exploitable et corvéable à merci; nous appellerons gynophobe la moitié du socius qui a fait de l'autre moitié des non-êtres, une construction imaginaire, une catégorie rhétorique, analogique, métaphorique, une particularisation dont l'écriture, féminine justement, ne serait que le dernier avatar, la dernière production biologique.

Dès lors, quelles sont celles parmi nous qui voudraient encore se dire **humaines**, égales des hommes, hommelettes, nor-mâles ? La dénégation de notre identité assurée à l'intérieur d'un système de caste que nous avons diagnostiqué comme la source de notre privation et oppression<sup>1</sup> ? Quelles sont celles parmi nous qui voudraient encore se dire **femmes**, c'est-à-dire créatures sémiurgisées, structuralisées, fonctionnalisées, estampillées, mutilées, méconnaissables, identifiées à l'imaginaire de leur ennemi et dès lors définies « vraies » femmes (ce qui, à tout le moins, suppose qu'on ne naît pas vraie femme, poisson plutôt ?) et qu'il y faut le gigantesque travail de simulation phallique. « *Chaque femme devenant pour l'autre femme l'image de son abjection* »<sup>2</sup>. Ne l'oublions pas :

« *Cette chose, ce qu'elle est, comment elle est, ne l'est-elle pas au nom de son nom ?* » Heidegger a raison. Les mots femmes et humains sont des

champ restreint de l'écriture. Encore que mon choix des mutantes-étantes en écriture soit hautement subjectif et procède d'évidentes affinités. Trois pratiques de la lucidité sont ici à l'œuvre qui marquent les différentes étapes de la conquête d'un **Je**. Un **Je** que l'on verra progressivement se modifier.

Durant la première phase que personnifie une Jeanne Hyvrard, l'écriture consiste dans l'énonciation des dégâts. Elle est constat, témoignage. La conscience n'existe que sous forme de chose. Celle qui écrit est devenue une chose dont l'existence même a consisté dans le fait d'être utilisée. Ainsi dit-elle :

*« Le consentement à être leur chose. Leur objet. Leur rejet »<sup>7</sup>.*

Primauté de l'objet que la femme est pour autrui. Etre pour l'autre. Toutefois le simple fait d'écrire l'histoire du point de vue de la victime est un acte révolutionnaire. Celle qui écrit est déjà autopoïétique. Lors même que sa thématique serait une sémiotique, la désagrégation, traduction d'un corps dé-centré, déshabité, colonisé, hystérisé, interdit de séjour. Lucide quant à son statut dans l'écriture même :

*« Je suis à l'écriture ce que les filles publiques sont à l'amour.*

*L'expression du désastre collectif. Le témoignage  
de la commune misère. La lie de la société. Le fond du verre  
qu'ils ne peuvent vider. Je suis la lie de la littérature.  
Le résidu de la décantation. La mère du dépôt enfoui.*

*L'amertume de notre commune mémoire »<sup>8</sup>*

Si une chose nous est en effet commune, on le verra, c'est la mémoire de notre effacement et de notre survie. La remémoration se présentant comme une ascèse meurtrière, chacune devant affronter l'hémorragie de la répétition.

*« L'écrasement de toutes ces mortes avant moi. L'écrasement  
de cette lignée d'enfollées. De mères en filles.*

*De grand-mères en petites filles...jusqu'à en perdre la mémoire.  
Jusqu'à celle qui consent à mourir plutôt que de tuer. »<sup>9</sup>.*

L'autobiographie de celle qui rend compte du désastre fait apparaître la syntonie entre le biologique dévasté et l'historique dévastateur. C'est l'expulsion de ce qui, dans le quotidien, rend muet, une légitimation de l'intime par son extériorisation. L'autobiographie déplace les perspectives : l'infiniment grand de l'Une n'étant que l'infiniment petit de l'Un, le seul qui croie **risquer** sa vie. Dès lors, écrire est une infrac-

tion de l'interdiction au symbolique, encore que l'opération mette en évidence l'impossibilité, pour la femme sujet, d'être en rapport avec autre que soi. La seule histoire consentie étant une histoire d'amour intransitive.

*« Ecrire pour guérir. Pour achever de naître à soi-même.*

*Accepter de mourir pour pouvoir vivre enfin. »<sup>10</sup>*

Mourir aux représentations mortifères. Certes. Mais celle qui s'écrit déchet-rejet-objet n'est pas encore celle qui fait de la désobéissance civile son affaire, son affairément. Elle est exsangue, sans forces. Exempte toutefois de la mise en œuvre de la séduction, cette distance entre soi et son corps, mérite d'autant plus grand que la séduction appartient aux langages de la latence, privés de pouvoir institutionnel. Et, du moins, écrit-elle au nom de son genre martyrisé. Excédant sa catégorie dans le mouvement qui la fait la désigner. Et si elle rejoue sa mise à mort, c'est afin que le sens s'en délivre :

*« Le corps retrouvé. La ferveur toute présente. Transmutée en ardeur. La joie. La splendeur. L'harmonie. La vie à vivre. »<sup>11</sup>*

Elle n'est plus ce castrat qu'est une femme sans conscience des dommages perpétrés. Dénonçant le corps comme nature, comme réserve d'érogène, elle le mue en corps social, en corps politique. De ses sens – tourmentés, elle tire le sens.

En vérité, chaque intuition comportant sa douleur se transforme en aiguillon, et chaque aiguillon alimente une science de l'oppression, un savoir qui vous pourchasse et ne vous laisse aucun répit : parce que le réel saute à la gorge, parce qu'il impose d'élever une plainte contre. Toute réserve, toute lâcheté étant pour celle qui écrit faute contre son genre tout entier. L'écrit n'apparaissant plus seulement comme **ergon** mais comme **energeia** : sa vraie fonction ne pouvant être que génétique, parthénogénétique. Ce qu'il faudra chercher dans le texte, plus que son accomplissement formel (d'ailleurs souvent extrême) ce sera sa force de connexion, c'est-à-dire sa capacité de faire passer son énergie à d'autres champs, à d'autres corps, voire à d'autres textes. Celle qui écrit ayant conscience que, s'auto-généralisant, elle engendre son genre lequel, sortant du corral imposé de la particularisation (sexe/nature/immanence), recouvre la généralité déniée, la dimension d'entrée de jeu confisquée, interdite, la dimension métaphysique, dans le sens le plus général (« toute spéculation sur le monde, sur sa place dans le monde »).